

J'irai patiner à Central Park

Je ne prendrai pas l'avion. Car ça pollue l'avion, et rien que pour moi il leur faudrait un tonneau de carburant, ou deux, ou trois. Je ne veux pas qu'on pollue la terre et le ciel rien que moi. Je n'existe pas autant qu'on salisse la terre et le ciel rien que pour moi. Je n'ai pas cette importance. Je ne suis que moi et je voudrais que ma vie, elle ne serve pas à polluer, mais à dépolluer.

Alors j'irais comment, à Central Park ? A pied, à la nage, à la course, en bateau ? J'sais pas, mais j'irais quand même à Central Park. Je veux voir les grands immeubles qui touchent presque le ciel, je veux m'extasier devant leur immensité, leur volume, leur hauteur, toutes ces fenêtres, pas des immeubles modernes, mais des anciens, comme « le fer à repasser », des années trente ou même d'avant. De ces beaux immeubles qui ont des décorations dans le haut et des formes étudiées, certains montent en flèche vers le ciel. Je voudrais me sentir à mon tour petit au pied des immeubles. Ou entre les immeubles. Alors je serais là et je regarderais en l'air, et ce serait incroyable, pas des constructions faites par les hommes, des montagnes de béton. Et je saurais alors que je serais à New-York et je me dirais que c'est la première fois que je viens là. Et je comprendrais que moi aussi je suis comme les autres, et que j'ai vu New-York, et que j'ai aimé New-York et ses grands immeubles.

J'irais donc à Central Park. J'aurais tout lu sur cet espace au cœur de la ville, comment il a été créé, ce à quoi il sert. Et je me rendrais compte que Central Park, c'est une immense surface rectangulaire, des dizaines d'hectares, de terrain non construit, là au cœur de la cité, et que tout autour il y a des immeubles. Il y a cet espace de liberté au-delà duquel c'est l'immensité de la ville. Et Central Park, c'est quoi, de la forêt, des chemins, des plans d'eau, des monticules, le tout artificiel certes, créé par l'homme, mais la magie a fait son œuvre. Ici, au milieu de la ville, cerné par elle de tous les côtés, on est bien. On est tranquille. On est heureux. On pourrait même croire qu'on est au cœur du monde. Et que nulle part ailleurs ce ne pourrait être mieux et plus beau. Et à Central Park, je présume, il y a aussi de jolies filles, des filles belles à ne pas le croire, avec de gros seins tout ronds et des jambes longues qui ne seraient pas celles de sauterelles tout autant, mais parfaitement galbées. Des filles bien en chair qui, l'été, seraient majorettes et défileraient au coin de la quatrième avenue en montrant leurs belles jambes. Et il y aurait un monde, mais un monde... A ne pas le croire.

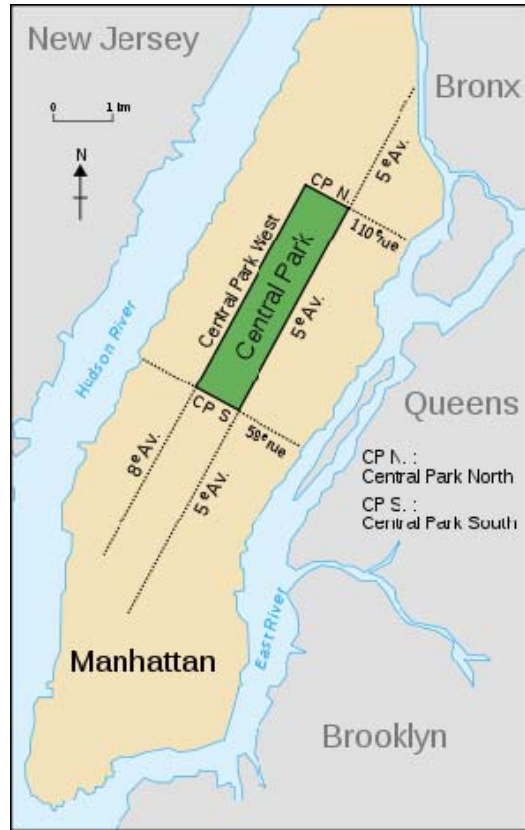
Et c'est en hiver que je veux aller à Central Park, pas en été. Il ferait très froid au pays d'où je viens. Mais là, arrivé après disons vingt jours, il ferait plus froid encore. New-York frissonnerait sous la neige et le froid. Et les plans d'eau de Central Park seraient tous gelés et tous aussi ils offriraient maintenant de pouvoir y patiner. Et moi aussi je patinerais. Je serais au milieu de la foule, plutôt des jeunes, avec je le redis, des filles belles à damner, et pas ces tromblons obèse que l'on image trop souvent, et je verrais à mon tour, pareil

aux autres, les grands immeubles nous encercler. Et j'entendrais comme un immense murmure, qui ne serait que la ville qui vit, plus loin, tout autour, sans s'inquiéter de nous. Et c'est incroyable, je goûterais à des sensations que l'on ne peut même pas dire tant elles sont fortes, et surtout pour ceux qui, tels que moi, ne voyagent pour dire jamais.

Alors, je le présume, me reviendrait cette image que j'avais contemplée si souvent autrefois. Un dessin. Plus beau que la réalité et quoique prodigieusement étrange. Un indien est là, face à l'impressionnante cité. Il s'en approche par la rivière, sur un canoë. Il y a sur la rive des milliers de roseaux et au-delà cette ville immense et à la même place peut-être que celle que j'aurais vue, avec des immeubles semblables, mais non, Ô combien plus beaux, qui touchent le ciel de leurs grands toits enneigés alignés les uns à côté des autres, avec ces formes qu'ils ont, fantastiques. Mais ce n'est là encore que l'arrière-fond, avec une hauteur de peut-être plus de cinq cents mètres, tandis que d'autres immeubles, à peine font-ils la moitié des premiers, sont au-devant, semblables dans une forêt à de petits sapins de lisière qui n'auraient pas encore vraiment grandi. Et au pied de ceux-ci, une route, un pont, des entrepôts, les berges et des roseaux, et des roseaux par milliers. Et l'indien regarde la ville qu'il ne comprend pas. Mais il ne s'en ira pas, mais il ne cédera pas, car cette terre qu'on lui a volée, c'est la sienne, celle de ses ancêtres, où il voyait autrefois le jour se lever sur une nature que rien n'affetait. Mais cette ville, pour nous qui n'avons pas son passé, et c'est le côté le plus étrange, presque inquiétant, n'est pas laide, mais belle au contraire, sublime. Avec rien qui puisse nous révolter. Tout en elle, hormis ces disproportions et qu'elle rompt avec les éléments naturels du plan d'eau où l'indien, il passe, est beau, viable, digne d'intérêt. Et il y a des fenêtres partout dans ces façades, des milliers de fenêtres, mais comme aveugles, puisqu'ici, mis à part cet ancien indigène, on ne voit personne et que même l'on pourrait se croire seul, oublié du monde, et que rien n'est habité.

Central Park où je n'irais peut-être jamais. Des milliers de vie. Et quand tu les vois d'un peu loin sur la glace, les patineurs, tu les découvres qui ne sont que des points noirs, pareils un peu à ces petits personnages que tu regardais autrefois sur des livres, mais alors il s'agissait de paysages peints qui sont du nord, et non de photographies.

L'homme ainsi n'est rien qui pourtant va son destin, qui veut son plaisir, sentir le froid sur sa figure, avoir les oreilles au chaud, glisser sur une belle glace, donner la main à une jeune fille souriante et puis soudain l'embrasser sur ses deux joues qui sont rouges et fraîches. On aime, on veut la romance. C'est la vie. Et c'est partout pareil, là-bas, à Central Park, ici, avec nos lacs et nos étangs, ailleurs aussi, on le présume, avec d'autres plans d'eau, plus grands peut-être, et qui à leur tour auraient gelé.



Au cœur de Manhattan, Central Park, aujourd'hui et à jamais.





Au-delà des forêts et des plans d'eau de Central Park, la ville, l'immense et terrifiante ville.



Mais quittons deux minutes le présent pour retrouver Central Park au XIXe siècle. Et si la ville n'a pas encore la hauteur qu'on lui trouve aujourd'hui, les amusements ne diffèrent guère.



